

84(40p pa)

D 89

ALEXANDRE DUMAS



Vingt ans **APRÈS**

Tome 1

Texte intégral

Présenté par Jacques Perret



ALEXANDRE DUMAS *père*

Vingt ans après

PRÉSENTÉ PAR JACQUES PERRET

Tome I

73273

LE LIVRE DE POCHE

LE FANTÔME DE RICHELIEU

DANS une chambre du Palais-Cardinal que nous connaissons déjà, près d'une table à coins de vermeil, chargée de papiers et de livres, un homme était assis, la tête appuyée dans ses deux mains.

Derrière lui était une vaste cheminée, rouge de feu, et dont les tisons enflammés s'écroulaient sur de larges chenets dorés. La lueur de ce foyer éclairait par-derrière le vêtement magnifique de ce rêveur, que la lumière d'un candélabre chargé de bougies éclairait par-devant.

A voir cette simarre rouge et ces riches dentelles, à voir ce front pâle et courbé sous la méditation, à voir la solitude de ce cabinet, le silence des antichambres, le pas mesuré des gardes sur le palier, on eût pu croire que l'ombre du cardinal de Richelieu était encore dans sa chambre.

Hélas! c'était bien en effet seulement l'ombre du grand homme. La France affaiblie, l'autorité du roi méconnue, les grands redevenus forts et turbulents, l'ennemi rentré en deçà des frontières, tout témoignait que Richelieu n'était plus là.

Mais ce qui montrait encore mieux que tout cela que la simarre rouge n'était point celle du vieux cardinal, c'était cet isolement qui semblait, comme nous l'avons dit, plutôt celui d'un fantôme que celui d'un vivant; c'étaient ces corridors vides de courtisans, ces cours pleines de gardes; c'était le sentiment railleur qui montait de la rue et qui pénétrait à travers les vitres de

cette chambre ébranlée par le souffle de toute une ville liguée contre le ministre; c'étaient enfin des bruits lointains et sans cesse renouvelés de coups de feu, tirés heureusement sans but et sans résultat, mais seulement pour faire voir aux gardes, aux Suisses, aux mousquetaires et aux soldats qui environnaient le Palais-Royal, car le Palais-Cardinal lui-même avait changé de nom, que le peuple aussi avait des armes.

Ce fantôme de Richelieu, c'était Mazarin.

Or, Mazarin était seul et se sentait faible.

« Etranger! murmurait-il; Italien! voilà leur grand mot lâché! avec ce mot, ils ont assassiné, pendu et dévoré Concini, et, si je les laissais faire, ils m'assassinaient, me pendraient et me dévoreraient comme lui, bien que je ne leur aie jamais fait d'autre mal que de les pressurer un peu. Les niais! ils ne sentent donc pas que leur ennemi, ce n'est point cet Italien qui parle mal le français, mais bien plutôt ceux-là qui ont le talent de leur dire des belles paroles avec un si pur et si bon accent parisien.

« Oui, oui, continuait le ministre avec son sourire fin, qui cette fois semblait étrange sur ses lèvres pâles, oui, vos rumeurs me le disent, le sort des favoris est précaire; mais, si vous savez cela, vous devez savoir aussi que je ne suis point un favori ordinaire, moi! Le comte d'Essex avait une bague splendide et enrichie de diamants que lui avait donnée sa royale maîtresse; moi, je n'ai qu'un simple anneau avec un chiffre et une date (1), mais cet anneau a été béni dans la chapelle du Palais-Royal; aussi, moi, ne me briseront-ils pas selon leurs vœux. Ils ne s'aperçoivent pas qu'avec leur éternel cri : « A bas le Mazarin! » je leur fais crier tantôt vive M. de Beaufort, tantôt vive M. le prince, tantôt vive le parlement! Eh bien, M. de Beaufort est à Vincennes, M. le prince ira le rejoindre un jour ou l'autre, et le parlement... »

Ici le sourire du cardinal prit une expression de haine dont sa figure douce paraissait incapable.

« Eh bien, le parlement... nous verrons ce que nous en ferons du parlement; nous avons Orléans et Mon-

(1) On sait que Mazarin, n'ayant reçu aucun des ordres qui empêchent le mariage, avait épousé Anne d'Autriche. (Voir les *Mémoires* de Laporte, ceux de la princesse palatine.)

targis. Oh! j'y mettrai le temps; mais ceux qui ont commencé à crier à bas le Mazarin finiront par crier à bas tous ces gens-là, chacun à son tour. Richelieu, qu'ils haïssaient quand il était vivant, et dont ils parlent toujours depuis qu'il est mort, a été plus bas que moi; car il a été chassé plusieurs fois, et plus souvent encore il a craint de l'être. La reine ne me chassera jamais, moi, et si je suis contraint de céder au peuple, elle cédera avec moi; si je fuis, elle fuira, et nous verrons alors ce que feront les rebelles sans leur reine et sans leur roi. Oh! si seulement je n'étais pas étranger, si seulement j'étais Français, si seulement j'étais gentilhomme! »

Et il retomba dans sa rêverie.

En effet, la position était difficile, et la journée qui venait de s'écouler l'avait compliquée encore. Mazarin, toujours éperonné par sa sordide avarice, écrasait le peuple d'impôts, et ce peuple, à qui il ne restait que l'âme, comme le disait l'avocat général Talon, et encore parce qu'on ne pouvait vendre son âme à l'encan, le peuple, à qui on essayait de faire prendre patience avec le bruit des victoires qu'on remportait, et qui trouvait que les lauriers n'étaient pas viande dont il pût se nourrir (1), le peuple depuis longtemps avait commencé à murmurer.

Mais ce n'était pas tout; car lorsqu'il n'y a que le peuple qui murmure, séparée qu'elle en est par la bourgeoisie et les gentilshommes, la cour ne l'entend pas; mais Mazarin avait eu l'imprudence de s'attaquer aux magistrats! il avait vendu douze brevets de maître des requêtes, et, comme les officiers payaient leurs charges fort cher, et que l'adjonction de ces douze nouveaux confrères devait en faire baisser le prix, les anciens s'étaient réunis, avaient juré sur les Evangiles de ne point souffrir cette augmentation et de résister à toutes les persécutions de la cour, se promettant les uns aux autres qu'au cas où l'un d'eux, par cette rébellion, perdrait sa charge, ils se cotiseraient pour lui en rembourser le prix.

Or, voici ce qui était arrivé de ces deux côtés :

Le 7 de janvier, sept à huit cents marchands de

(1) Mme de Motteville.

Paris s'étaient rassemblés et mutinés à propos d'une nouvelle taxe qu'on voulait imposer aux propriétaires de maisons, et ils avaient député dix d'entre eux pour parler au duc d'Orléans, qui, selon sa vieille habitude, faisait de la popularité. Le duc d'Orléans les avait reçus, et ils lui avaient déclaré qu'ils étaient décidés à ne point payer cette nouvelle taxe, dussent-ils se défendre à main armée contre les gens du roi qui viendraient pour la percevoir. Le duc d'Orléans les avait écoutés avec une grande complaisance, leur avait fait espérer quelque modération, leur avait promis d'en parler à la reine et les avait congédiés avec le mot ordinaire des princes : « On verra. »

De leur côté, le 9, les maîtres des requêtes étaient venus trouver le cardinal, et l'un d'eux, qui portait la parole pour tous les autres, lui avait parlé avec tant de fermeté et de hardiesse, que le cardinal en avait été tout étonné; aussi les avait-il renvoyés en disant, comme le duc d'Orléans, que l'on verrait.

Alors, pour *voir*, on avait assemblé le conseil et l'on avait envoyé chercher le surintendant des finances d'Emery.

Ce d'Emery était fort détesté du peuple, d'abord parce qu'il était surintendant des finances, et que tout surintendant des finances doit être détesté; ensuite, il faut le dire, parce qu'il méritait quelque peu de l'être.

C'était le fils d'un banquier de Lyon qui s'appelait Particelli, et qui, ayant changé de nom à la suite de sa banqueroute, se faisait appeler d'Emery (1). Le cardinal de Richelieu, qui avait reconnu en lui un grand mérite financier, l'avait présenté au roi Louis XIII sous le nom de M. d'Emery, et voulant le faire nommer intendant des finances, il lui en disait grand bien.

« A merveille! avait répondu le roi, et je suis aise que vous me parliez de M. d'Emery pour cette place qui veut un honnête homme. On m'avait dit que vous poussiez ce coquin de Particelli, et j'avais peur que vous ne me forçassiez à le prendre.

— Sire! répondit le cardinal, que Votre Majesté se rassure, le Particelli dont elle parle a été pendu.

(1) Ce qui n'empêche pas M. l'avocat général Omer Talon de l'appeler toujours M. Particelle, suivant l'habitude du temps de franciser les noms étrangers.

Конец ознакомительного фрагмента

Уважаемый читатель!

Размещение полного текста данного произведения
невозможно в связи с ограничениями
по IV части ГК РФ

Эту книгу вы можете прочитать в
Оренбургской областной универсальной
научной библиотеке им. Н. К. Крупской

По адресу: г. Оренбург, ул. Советская 20
телефон для справок: (3532) 32-32-26